

Combien n'avons-nous point de peine à nous faire une idée exacte des termes philosophiques employés par les Anglais et surtout par les Allemands ! Et cependant nous sommes les uns et les autres de race aryenne, et nous recevons une éducation analogue. Combien donc il devait être plus difficile autrefois à des hommes de race diverse d'acquiescer pleinement la connaissance d'une langue étrangère ! Il n'existait alors aucune grammaire, aucun dictionnaire<sup>1</sup> ; ce qu'on apprenait, on ne pouvait l'apprendre que par l'usage, dans les rapports de chaque jour avec ceux qui parlaient cette langue. Il y a tout lieu de supposer que, si l'on excepte saint Paul et saint Luc, les autres écrivains du Nouveau Testament n'ont connu d'autre grec écrit que celui de la version des Septante, qu'on lisait dans les pays de la dispersion. Or, ceux-là seuls qui en ont fait l'expérience peuvent s'en rendre compte : « Il y a peu de choses en ce monde aussi difficiles que d'étudier une langue sans livre, sans dictionnaire, sans grammaire, » dit un missionnaire de la Cochinchine orientale, obligé d'apprendre le dialecte des Ba-Hnars sans autre ressource que la conversation<sup>2</sup>.

Dans ces conditions, à part des exceptions rares<sup>3</sup>, on ne

peut en bas-âge. Un étranger peut parvenir à déguiser son origine quand il parle de vive voix, mais il est bien rare qu'il y réussisse, quand il écrit. Certaines formes exotiques, qui frappent peu dans la conversation, se remarquent du premier coup d'œil à la lecture. Du reste, il ne faut pas oublier que les peuples européens ne se distinguent point entre eux par leur manière de concevoir et de penser comme le Sémite et le Grec, parce que les langues européennes ont toutes le même fonds d'idées et que ceux qui les parlent sont élevés de la même manière.

<sup>1</sup> A l'exception de quelques listes de mots, comme en Assyrie.

<sup>2</sup> P. Dourisboure, *Les sauvages Ba-Hnars*, in-12, Paris, 1873, p. 101-102. — Avec un peuple civilisé, la difficulté est moindre, mais elle est toujours considérable.

<sup>3</sup> Par exemple, l'historien Josèphe, qui descendait de la famille des Machabées, était naturellement bien doué, avait reçu une éducation soignée dans son enfance, vécut plus tard à la cour des empereurs et put se

pénétrer pas jusqu'au fond d'une langue, on n'en acquiert d'ordinaire qu'une connaissance superficielle, quoique suffisante pour se faire comprendre. On apprend à exprimer, par un mot étranger, les idées qui ont un nom dans sa langue maternelle, mais on ne saisit pas nettement la valeur des mots qui expriment des idées auxquelles on est étranger. Les termes qui exprimaient en grec des idées pour lesquelles l'hébreu ou l'araméen n'avait pas de nom particulier, ne disaient rien à l'esprit des hommes du peuple de race sémitique et passaient, par conséquent, sans laisser de trace dans leur mémoire. Ponce Pilate, Festus, Félix, vivant en Judée pour y représenter Rome, y gardaient leurs idées romaines et leurs habitudes acquises ; ils ne comprenaient guère ce qui était propre à la religion juive<sup>1</sup>. A plus forte raison, les Juifs transplantés au milieu des païens continuaient-ils à penser juif, si l'on peut ainsi dire, et conservaient presque entière leur manière de concevoir, et même de s'exprimer<sup>2</sup>.

De là vient que les Apôtres, qui n'ont acquis la connaissance du grec que dans l'âge mûr et par l'usage, n'ont guère appris que des mots nouveaux, mais non des idées

donner comme l'homme le plus instruit de sa nation. Voir plus haut, p. 37, note 1. Quant au philosophe juif Philon, il ne saurait être cité comme une exception à la règle. Il était né en Égypte, à Alexandrie, qui était alors un des centres littéraires les plus importants du monde grec, et il y fut initié de bonne heure à la philosophie platonicienne. Le grec était sa langue maternelle et l'on s'est demandé s'il avait jamais su l'hébreu. Cf. *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> édit., p. 23.

<sup>1</sup> Act., xxv, 18-19 ; cf. xxvi, 3.

<sup>2</sup> Il va sans dire que la langue n'était pas la seule cause qui rendait la plupart des Sémites élevés en Palestine réfractaires à l'influence grecque. La différence de religion, de mœurs, de pratiques domestiques, des habitudes invétérées, contractées dès l'enfance dans la famille, tout cela contribuait à faire du Juif palestinien un homme tout autre que le Grec ou le Romain ; mais, pour le but que nous nous proposons dans ce travail, nous avons à insister surtout sur le rôle du langage.

nouvelles. Ils n'ont su de la grammaire hellénique que les choses essentielles pour se rendre intelligibles en parlant cette langue; ils ont gardé de la grammaire et de la syntaxe sémitiques tout ce qui n'empêchait pas de les comprendre; ils n'ont appris que les mots qui correspondaient à leur vocabulaire araméen; la plupart des autres mots grecs sont restés pour eux comme s'ils n'existaient pas; ils n'ont pas acquis, en particulier, d'autres connaissances philosophiques et psychologiques que les connaissances primordiales que leur avait données leur langue maternelle.

Si donc un Apôtre, ayant ainsi appris le grec, raconte par écrit la vie de son maître, il habillera sa pensée de mots étrangers, mais il la coulera toujours, pour ainsi dire, dans son ancien moule; il lui donnera un costume grec, mais sa physionomie sera toujours orientale; le tour de ses phrases, ses constructions, ses métaphores, resteront les mêmes; par suite d'une habitude invétérée, il aura toujours un accent et un air étrangers, et même en se servant des mots des Hellènes, il ne s'en servira point comme eux, et s'il ne donne pas au lac de Tibériade le nom de *yām*, selon la coutume hébraïque<sup>1</sup>, il lui donnera celui de *thalassah*, « mer, » au lieu de *limnē*<sup>2</sup> « lac; » s'il n'appelle pas la terre *yabbāsāh* (l'aride), comme il le faisait à Jérusalem, il ne l'appellera pas non plus *gē*, comme on le fait à Athènes, mais *xēra* (l'aride)<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> יָם, *yām*, « mer. » Num., xxxiv, 11; xii, 3.

<sup>2</sup> Saint Matthieu, iv, 15, 18; viii, 24, 26; xv, 29; xxxii, 13; saint Marc, i, 16; ii, 13; iii, 7; iv, 1, 3; v, 13; vii, 31; saint Jean, vi, 16, 19, 22, 25; xxi, 1, 7, appellent toujours le lac de Génésareth ou de Tibériade, θάλασσα, « mer, » selon l'usage de la Palestine. Saint Luc, qui était natif d'Antioche et plus familiarisé avec la langue grecque, est le seul qui donne au lac son véritable nom, λίμνη, « lac. » Luc, v, 1, 2; viii, 22, 23.

<sup>3</sup> Ξηρά ou « la sèche », Matth., xxiii, 15. Ξέρως en grec et *terra* en latin signifient aussi étymologiquement « la sèche, » [par opposition à l'eau, l'humide. Voir P. Regnaud, *Origine et philosophie du langage*, in-12, Paris, 1888, p. 255, 357.

etc<sup>1</sup>. Il aura de la peine à se familiariser avec les conjugaisons grecques, et il oubliera même quelquefois de décliner les mots<sup>2</sup>, parce que les déclinaisons sont inconnues au dialecte palestinien; il gardera surtout ce qui fait le fond de son langage, la façon de concevoir l'homme et les choses ou, en d'autres termes, sa terminologie philosophique<sup>3</sup>.

Puisqu'il en est ainsi, rien ne doit être plus aisé que de distinguer à son langage si un écrivain est juif ou grec de naissance. La tradition nous dit que les auteurs du Nouveau Testament l'ont écrit en grec, mais qu'ils étaient nés Juifs, la plupart en Palestine, et deux, saint Paul et saint Luc, hors de la Palestine, en pays où l'on parlait grec. Si la tradition dit vrai, nous devons retrouver dans les écrits des

<sup>1</sup> Les exemples de ce genre abondent. En voici quelques uns :

Ὁφελίμα « péché, » purement hébreu. Matth., vi, 12.

Χορτάζειν, « rassasier » dit des personnes, Marc, viii, 4, etc.

Πετρίον, « coupe, » employé dans le sens de sort, fortune, adversité, Apoc., xvi, 19, etc.

Χεῖλος, « côte, rivage, » Heb., xi, 12.

Στόμα, « tranchant de l'épée. » Luc, xxi, 24; Heb., xi, 34

Στηρίζειν τὸ πρόσωπον, ἐνωπιζεσθαι, κινῶς, ὁ ἀδελφός = *al. er*; πρόσωπον λαμβάνειν, σὰρξ καὶ αἷμα, καρπὸς τῆς σφύρας, υἱὸς εἰρήνης, ἐξέρχεται ἐξ σφύρας τινός, ποῖον ἔλεος (χαρίν) μετὰ τινός, ἐξομολογεῖσθαι θεῷ, etc. Cf. B. Winer, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, 5<sup>e</sup> édit., in-8<sup>o</sup>, Leipzig, 1844, p. 22-23; J. Th. Beelen, *Grammatica Græcitatatis Novi Testamenti*, in-8<sup>o</sup>, Louvain, 1857, p. 23; Ed. Reuss, *Die Geschichte des heiligen Schriften Neuen Testaments*, 6<sup>e</sup> édit., Brunswick, 1887, p. 37.

<sup>2</sup> Par exemple dans ce curieux passage de l'Apocalypse, i, 4 : Ἐἶπέν μοι ἀπὸ ὧν. Saint Jean met ὧν au nominatif, oubliant que la préposition ἀπὸ gouverne le génitif. Ce langage a paru si extraordinaire que le *textus receptus* l'a modifié d'une manière qui n'est guère, d'ailleurs, moins surprenante, et a écrit : ἀπὸ τοῦ ὧν, répétant l'article et mettant le premier au génitif et le second au nominatif. « Invito suo codice, [sic] edidit Erasmus; » dit Tischendorf, *Novum Testamentum græce*, editio viii<sup>a</sup> minor, p. 976. Les meilleurs manuscrits portent : ἀπὸ ὧν.

<sup>3</sup> Ce point sera expliqué et développé dans le chapitre iv.

Juifs palestiniens les caractères que nous avons indiqués; au contraire, nous devons découvrir dans saint Paul et dans saint Luc, un mélange de la civilisation hébraïque et de la civilisation hellénique.

Au commencement de l'ère chrétienne, à l'époque où fut écrit le Nouveau Testament, le langage philosophique, fruit du travail des écoles grecques, était le langage usuel de tous ceux qui avaient reçu une éducation hellénique, et l'on ne trouve point un seul écrit, composé alors par un Grec d'origine, qui n'emploie la terminologie philosophique, créée par les fines et délicates analyses de Platon et d'Aristote et devenue, grâce à eux, comme une portion de la vie intellectuelle de la Grèce.

Cela est tellement vrai que ce langage était devenu courant jusque chez les Romains, élèves des Grecs. Nous en trouvons la preuve dans la traduction latine du Nouveau Testament. Quoiqu'elle ait été faite par des hommes de condition médiocre, qui ne parlaient que le latin populaire, et traduisaient ordinairement mot à mot le texte original, ils ont souvent, sans y prendre garde, substitué, dans leur version, le mot propre à la locution sémitique dont s'était servi l'Évangéliste. Ainsi *ignorer*, *ignorant*, ne peuvent s'exprimer en hébreu que par *ne pas savoir*, *ne sachant pas*, *lo' yada'*; le correspondant du mot *ignorance* n'existe pas dans la Bible hébraïque<sup>1</sup>; aussi dans le texte original des Évangiles, *ignorer* est-il ordinairement rendu par *ne pas savoir*<sup>2</sup>, mais la traduction latine emploie le mot *ignorare*<sup>3</sup>. De même dans l'Ancien Testament, *leb*, *lebâb*, « cœur » a été rendu quel-

<sup>1</sup> Dans les passages où la Vulgate a traduit *ignorantia*, Lev., iv, 2, 22; Num., xv, 27, etc., on lit en hébreu *šegâgâh*, qui signifie « erreur, faute irréfléchie. » *Ignorantia* n'est pas non plus la traduction littérale dans Job, xix, 4 et Ps., xxiv (xxv), 7.

<sup>2</sup> En grec : *οὐ γινώσκειν*.

<sup>3</sup> Matth., xxiv, 50; Marc, xiv, 40; Joa., iii, 40; Act., xx, 22.

quefois par *mens*, « esprit<sup>4</sup>. » Dans le Nouveau, le traducteur latin a substitué plusieurs fois au verbe « voir » de l'original grec, le terme abstrait *visus*, « la vue<sup>2</sup>. »

On peut donc distinguer un Grec d'origine d'un barbare, comme on disait alors, même quand le barbare emploie la langue d'Athènes, à ces signes caractéristiques<sup>3</sup>. Le Juif qui se sert des mots dont s'étaient servis Platon et Démosthène, n'a d'hellène que l'apparence. Pour tout dire en un mot qui résume tout ce qui précède : les écrivains du Nouveau Testament écrivent en grec, mais ils pensent toujours en hébreu.

<sup>4</sup> Lev., xxvi, 41; Num., xxxii, 7; Deut., v, 29 (hébreu, 26), etc. Dans la plupart des cas, *leb*, *lebâb*, est rendu simplement par « cœur. » Nous verrons plus loin, p. 68-71, les diverses acceptions que les Hébreux attribuaient à cette expression.

<sup>2</sup> Luc, vi, 21; Act., ix, 12, 18.

<sup>3</sup> Il peut être utile, en terminant, de faire les remarques suivantes. Nous avons exposé ce qui nous semble établi par l'histoire et par la science du langage, mais ceux qui n'ont pas eu occasion de faire de la linguistique comparée une étude spéciale seront naturellement portés à croire cette thèse outrée, et cela d'autant plus qu'ils auront fait moins attention aux termes restrictifs, ajoutés partout avec soin, pour empêcher de donner aux différentes propositions énoncées un sens absolu qu'elles ne doivent point avoir. Le chapitre suivant fixera pour eux la véritable signification de ce qui a été dit ici. Ceux-là mêmes qui, ne connaissant que leur langue maternelle ou qui n'ayant étudié que des langues indo-européennes, de même famille que le français, peuvent difficilement se rendre compte de la distance qui sépare l'esprit sémitique de l'esprit aryen, n'auront pas de peine à voir dans le chapitre iv que les écrivains du Nouveau Testament sont restés sémites tout en parlant grec. De fait, ces écrivains ne se sont point approprié la terminologie philosophique des Hellènes, et cela nous suffit pour démontrer que les auteurs sacrés sont d'origine juive.